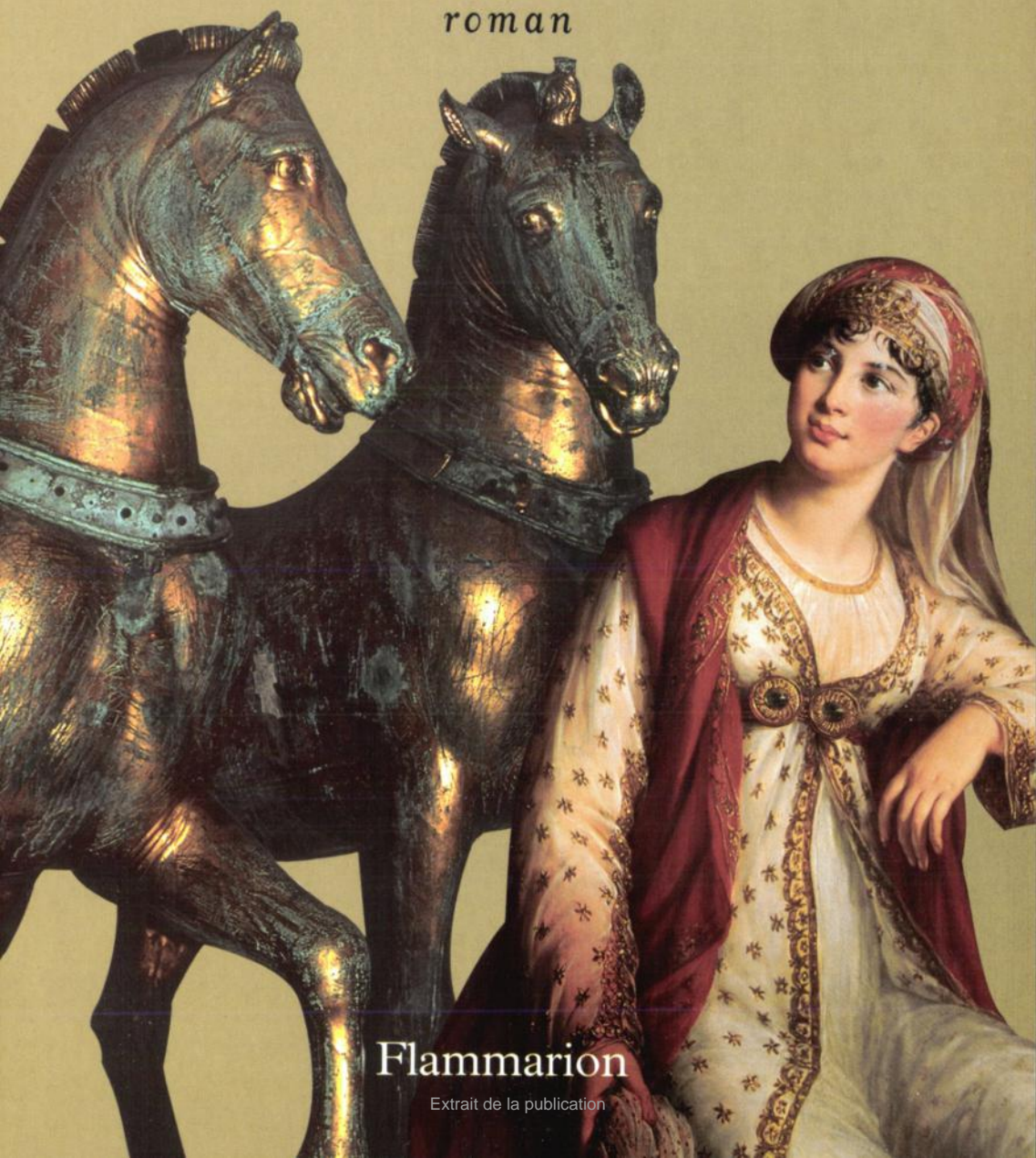


JEAN DIWO

Les chevaux de Saint-Marc

roman

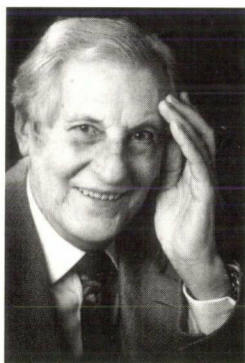


Flammarion

Extrait de la publication

Les chevaux de Saint-Marc

Jean
Diwo



© Irmeli Jung

Guillaume d'Amiens est un preux chevalier, un « tournoyeur » qui en est à son quatre-vingt-dix-neuvième tournoi. Ces affrontements, au cours desquels se heurtent les meilleurs, sont aussi leur gagne-pain. À la fin du tournoi, le vainqueur se paie sur les vaincus. Un jour, Guillaume entend un homme qui prêche la quatrième croisade. C'est Foulques, curé de Neuilly, célèbre pour son éloquence. Le chevalier décide de tout quitter et de participer à l'aventure. Il se croise, laissant derrière lui son pays, sa famille et une jeune fille délicieuse.

La croisade tourne mal dès le commencement. Pour transporter l'armée, on passe un accord avec le doge de Venise. La Sérénissime fournira les nefes et les galères. Les croisés perdent beaucoup de temps à chercher l'argent du voyage sans y parvenir et doivent traiter un marché avec le doge qui détourne leur mission en les lâchant sur une proie qu'il convoite, Constantinople. S'y trouvent les quatre magnifiques chevaux de bronze doré que celui-ci rêve de voir orner dans sa ville la basilique Saint-Marc. La capitale de l'empire d'Orient sera prise en 1204 au prix d'une tuerie et de pillages. Guillaume participe à tous ces événements dont Jean Diwo tire un vrai roman de chevalerie qui recrée un épisode de l'histoire, mélange d'héroïsme et de cruauté. Le chevalier fera aussi la conquête d'une princesse qu'il ramène en même temps que les chevaux de Saint-Marc. Pourra-t-il oublier la France et son grand amour ?

Après le succès des Dames du faubourg, Jean Diwo a publié chez Flammarion Au temps où la Joconde parlait, L'Empereur, Les Dîners de Calpurnia, La Fontainière du Roy et Les Ombrelles de Versailles. Il est reconnu comme un des maîtres du roman historique.



9 782080 679307

FF7930-00-X

Couverture :
Francis Rieth et Francis Seguin.
Documents : Explorer
130,00 FF

Flammarion

Extrait de la publication

Les chevaux de Saint-Marc

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Denoël

Chez Lipp
*Les Dames du Faubourg**
*Le Lit d'acajou***
*Le Génie de la Bastille****
Les Violons du Roi
Rétro-Rimes (poèmes)

Aux éditions Fayard

Hôtel recommandé (roman)
En collaboration avec Jacqueline Michel :
De briques et de brocs
Drôles de numéros

Aux éditions Albin Michel

Si vous avez manqué le début

Aux éditions Philippe Lebaud

En collaboration avec Irène Karsenty :
Le Livre du cochon

Aux éditions Flammarion

Au temps où la Joconde parlait
L'Empereur
Les Dîners de Calpurnia
La Fontainière du Roy
Les Ombrelles de Versailles

Jean Diwo

Les chevaux de Saint-Marc

roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion 2000

ISBN :9782081302082

*Maudite soit la marche du conquérant qui foule aux pieds
des cœurs nobles et libres.*

Thomas Moore

À la mémoire de Louis



LA MÉDITERRANÉE À L'ÉPOQUE DE LA IV^e CROISADE



LA MÉDITERRANÉE À L'ÉPOQUE DE LA IV^e CROISADE

CARTE : EDICRAPHIE

CHAPITRE 1

LE TOURNOYEUR

Lorsqu'il se réveilla, Guillaume d'Amiens, preux chevalier et prince des tournoyeurs, ne songea qu'à l'épreuve de l'après-dîner, son quatre-vingt-dix-neuvième tournoi, qu'il allait disputer dans la plaine de Lagny.

En attendant de s'enharnacher de son haubert de mailles, de son pourpoint rembourré de coton et doublé de cuir dur, Guillaume, après s'être fait raser, enfila l'une de ses chemises les plus fines et le confortable b্লাud¹ bordé d'hermine qui témoignait de son opulence. Puis il se mit à table. Son second écuyer avait disposé sur une nappe brodée à ses armes l'assiette d'argent, le gobelet, la cuiller et le couteau composant le couvert qui suivait Guillaume dans ses déplacements. Un poulet rôti, une galantine de pigeon, une salade de mauve et de houblon, un plat de fèves et des compotes constituaient son repas du matin et celui de la mi-journée car il n'était pas question de se charger l'estomac avant de revêtir la pesante armure, pénible prélude à une bataille qui pouvait durer plusieurs heures.

Guillaume s'occupa ensuite de ses chevaux : deux destriers blancs qui seraient tout à l'heure harnachés d'un chanfrein protecteur métallique et d'un poitrail de cottes de mailles avant de gagner le champ ouvert du combat. Guillaume monterait Germain qu'il appréciait comme instrument de travail indispensable mais qui était surtout pour lui un compagnon, un ami qu'il pleurerait s'il devait mourir un

1. Tunique courte.

jour, touché par le trait d'un archer. Son premier écuyer le suivrait dans les étriers de Vénérable, le cheval de rechange, un second écuyer chargé de porter les armes chevaucherait, lui, un palefroi solide mais moins rapide. Guillaume caressa ses bêtes, leur parla doucement et dit à son second qu'il passerait l'équipe en revue et endosserait son armure lorsque le héraut lancerait le premier appel de cor. La consigne faisait partie du rituel mais était inutile : chacun dans le clan de Guillaume d'Amiens savait parfaitement ce qu'il devait faire, quels gestes il avait à accomplir dans les heures qui précédaient le tournoi.

La veille, les chevaliers qui désiraient participer à la lutte opposant, selon la règle, deux camps constitués spécialement pour l'occasion avaient choisi le leur. Guillaume d'Amiens, lui, combattrait comme à l'accoutumée avec ses hommes dans le groupe de Philippe de Flandre.

À Lagny, la zone d'affrontement, une aire très vaste, sans limites, située non loin de la ville mais en pleine campagne, avait été choisie parce qu'elle comportait des accidents, des bosquets, des monticules, des meules de foin demeurées en place depuis la moisson et même un petit cours d'eau qui permettaient les manœuvres, les embuscades et assuraient des refuges contre les charges. L'écuyer avait donné à Guillaume sa lance et son bouclier rectangulaire plus lourd mais plus efficace que le disque rond ou ovale utilisé au siècle précédent¹.

Au cinquième appel de cor du héraut, la plaine s'emplit d'un flot de cavaliers qui forma une sorte de mosaïque mouvante d'armures étincelantes, d'écus armoriés, de bannières chamarrées. Ce chatoiement accompagnait le cliquetis des armes et le hennissement des chevaux. Tout, sous le soleil d'automne, vibrait comme un appel à la fête.

Sans hâte, les deux camps se formaient. Dans celui de Philippe de Flandre, les hommes de Guillaume, douze en tout, portaient sur l'armure le tabard² décoré à ses couleurs.

1. Les signes de reconnaissance peints sur le bouclier sont à l'origine du blason.

2. Sorte de camisole en étoffe légère, à la fois signe de reconnaissance et protection contre le soleil difficilement supportable dans la cage de métal. C'était aussi un moyen tactique pour dissimuler les jointures de l'armure, points particulièrement vulnérables.

De chaque côté, les chevaliers menaient leur monture au trot, comme à la promenade, esquissaient parfois un galop et revenaient vite sur leurs pas. Le tournoi à mêlée ne débute pas en effet par un engagement massif. Il était précédé par les « commençailles » ponctuées de clameurs et de défis oraux. Dans un endroit en retrait, les « bachelers », jeunes apprentis tournoyeurs, s'affrontaient dans des joutes sous les cris d'un public exalté mais prêt à déguerpir hors du champ dès que la vraie bataille s'engagerait.

Le héraut sonna pour indiquer que le temps des préliminaires était dépassé et, soudain, le plateau s'anima. Quelques charges se lançaient vers la droite tandis qu'au centre les deux camps s'avançaient lentement comme pour retarder le contact. Guillaume, fidèle à une tactique qui lui avait toujours réussi, attendait que le tournoi soit bien lancé pour engager pleinement son équipe. Il lui était plus facile alors de surprendre des adversaires déjà fatigués, de les capturer et de rafler gloire et butin.

Guillaume enfin jugea opportun le moment d'intervenir dans la mêlée. D'un simple regard, il entraîna sa troupe vers un bois où il avait remarqué des hommes qui cherchaient sans doute un abri pour s'y reposer. En un clin d'œil le bosquet fut cerné et, surpris, les chevaliers qui portaient les couleurs de Robert Guiscard n'opposèrent aux lances de Guillaume qu'une défense de principe. Quatre chevaux bais furent confisqués avec leurs harnachements. Ils étaient beaux car Guiscard était un riche baron. Bon prince, Guillaume laissa leurs armures à ses adversaires malheureux. Elles n'étaient pas, il est vrai, de la meilleure qualité. Il prit seulement les casques et leur dit qu'ils étaient hors jeu et qu'ils devaient quitter les lieux de la bataille.

Il savait pourtant que rien n'était joué. Robert Guiscard n'allait pas sans riposter laisser ses chevaliers se faire désarçonner et abandonner à l'adversaire certains de ses chevaux parmi les plus talentueux. En effet, alors que Guillaume demandait à ses aides de mettre le butin en lieu sûr, le chevalier Étienne de Longchamp, l'un de ses plus fidèles lieutenants, dont il disait qu'il était le seul tournoyeur capable de lui succéder lorsqu'il abandonnerait les combats de plai-

sance, arriva au galop pour annoncer que le baron progressait sur l'aile droite avec une troupe importante et qu'il n'allait sûrement pas tarder à charger.

— Par la lance de Saint-Georges ! s'écria Guillaume. Il cherche le duel. Voilà le grand enjeu de la partie. Il y aura d'autres combats au hasard de ce tournoi mais le seul qui compte sur un échiquier, c'est la rencontre des deux rois. Guiscar va utiliser tous les moyens pour m'approcher et me contraindre à lutter corps à corps mais il n'est pas de mon rang. C'est moi qui lui ferai lâcher lance et bouclier. Pour le moment, il faut faire semblant de rompre, le temps de rassembler notre équipe, pour empêcher cet impertinent de m'isoler et de me provoquer.

Un quart d'heure plus tard, le champ voué jusque-là à la tactique du leurre et de la dissimulation s'anima brusquement. Les chevaliers des deux camps, entourés de leurs gens de pied, cherchaient le contact par des combats singuliers ou par mêlées. Le tournoi entraînait dans sa phase capitale, celle qu'attendaient les combattants pressés de servir leur gloire dans le jeu difficile de l'escrime cavalière.

Un peu en arrière, protégé par un remblai, Guillaume regardait, amusé et connaisseur, les voltes fulgurantes, les jeux de passe et les estocades auxquels se livraient quelques-uns de ses équipiers contre ceux de Guiscar. Ce dernier, il avait vu clair dans son jeu, s'approchait noyé dans un peloton de cavaliers.

— Il se cache pour m'approcher mais je l'ai assez rencontré pour connaître ses ruses. C'est moi qui vais le surprendre ! cria-t-il à Étienne de Longchamp. Couvrez-moi à gauche !

Le roi des tournoyeurs fit un signe de croix, éperonna Germain qui bondit, devançant tout le reste de la cavalerie. Crinière au vent, la Blanche traversa comme une flèche le rideau des équipiers adverses, renversant les sergents¹, foulant de ses sabots les gens de pied, et s'arrêta, les jambes avant raidies, à dix pas de Guiscar qui souleva un instant la visière de son heaume pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Guillaume l'imita et les regards se croisèrent. Il fallait,

1. Officiers subalternes, auxiliaires des chevaliers.

pour l'honneur et pour le bon ordre du spectacle, que les deux hommes s'affrontassent. Ils reculèrent en même temps que les équipiers. Quand ils furent à cinquante mètres l'un de l'autre, les deux champions calèrent leur lance sous l'aiselle droite et serrèrent le bouclier de la main gauche. En guise de prélude, ils firent exécuter quelques pas de côté à leur monture et, soudain, Guiscar s'élança, dirigeant d'une main de fer sa lance en direction de la gauche de la tête de Germain. Guillaume ne broncha pas. Lance tendue lui aussi, il attendait le choc. Il avait deviné l'endroit où l'adversaire voulait l'atteindre et semblait préparer à résister à l'attaque. En fait, il portait toute son attention et la puissance de ses muscles sur son bouclier, décidé à tenter contre Guiscar une passe qu'il avait inventée et qu'il était le seul à utiliser dans une charge frontale. Tout l'art consistait à attendre, fermement, l'instant précis où l'arme de l'adversaire toucherait le bouclier et, au lieu de résister, d'incliner brusquement celui-ci à gauche pour y faire déraiper la lance. Si le coup était réussi – avec Guillaume il l'était presque toujours –, l'arme s'enfonçait dans le vide en déstabilisant l'attaquant.

Et le baron s'effondra à la fin de sa charge dans le fracas de son armure disloquée. Quasiment invincible à cheval, le chevalier n'est plus qu'un pantin de fer lorsqu'il est désarçonné. Il doit compter sur ses aides pour être relevé et pouvoir faire quelques pas si les jointures de sa cuirasse le permettent. Il lui est en tout cas difficile de bouger dans une armure qui pèse une soixantaine de livres¹.

Guillaume revint au pas près de son adversaire. Il ne craignait rien car les règles du tournoi ne permettaient pas aux gens d'un chevalier désarçonné de venger leur maître ni de poursuivre le combat. Un « temps mort » était admis et c'est courtoisement que Guillaume s'adressa à son adversaire qui tentait de se relever.

1. La littérature du temps fait pourtant souvent allusion à des chevaliers désarçonnés qui, durant une guerre, poursuivent le combat en piétons, à l'épée ou à la hache. À la fin du xiv^e siècle, messire Jean Le Maingre, dit Boucicaut, affirmera même qu'il était capable, grâce à un entraînement physique intense (il montait une échelle à la force d'un seul bras), de sauter à cheval tout armé.

— Messire Guiscar, je vous ai battu et souhaite que vous ne soyez pas blessé. Je vous laisse votre liberté, sans rançon, et vous prie de vous mettre en rapport ce soir avec mon second, Étienne de Longchamp, pour fixer la nature et le montant de vos devoirs de perdant.

Il salua et partit tranquillement retrouver son équipe qui l'accueillit en héros. Ses cavaliers prirent encore trois chevaux et des armements avant que le cor n'annonce la fin du tournoi. Un seul d'entre eux était sérieusement blessé au genou, les autres n'avaient à soigner que quelques plaies et bosses. Il était temps de rentrer à la maison louée en bordure de la ville avec son pré pour y établir le cantonnement de l'équipe. Sur le chemin, Guillaume fut acclamé avec ses hommes qui avaient bien du mal à porter le butin de la journée.

Enfin arrivé, Raymond, son valet, le libéra de l'armure qui le meurtrissait et le vainqueur s'allongea sur son lit. Il était las, un peu désabusé, et se remémorait cette journée pareille à toutes celles qui lui avaient en quelques années apporté la gloire et la fortune. Ce simulacre de bataille où l'on pouvait tout de même perdre la vie lui paraissait soudain dérisoire. Allait-il encore longtemps tourner d'une province à l'autre à la recherche d'un plaisir douteux ? L'habitude avait succédé à la passion, et la gloire n'était plus qu'orgueil.

Lorsqu'il fut un peu reposé, Guillaume s'habilla comme le matin et décida de faire un tour sur le champ de foire. La place du marché était noire de monde, un monde coloré et bavard où marchands français, flamands, italiens et normands vendaient, achetaient et discutaient de leurs affaires. C'était la plus importante des foires du comté de Champagne, celle où s'effectuaient une grande part du commerce et des règlements financiers en l'Occident. Moins ancienne que la foire du Lendit créée à Saint-Denis par Dagobert, elle bouleversait chaque année les habitudes de toute la région. En marge du centre d'échanges commerciaux, la foire attirait une foule de gens des environs désireux de participer aux nombreuses animations, fêtes, jeux, processions, spectacles qui s'y déroulaient. Pour Guillaume, une escapade dans cet univers marchand et ludique était un moyen de se délas-

TABLE

CHAPITRE 1 : LE TOURNOYEUR	13
CHAPITRE 2 : LA SERENISSIME	49
CHAPITRE 3 : LA FLOTTE DES CROISÉS	73
CHAPITRE 4 : LA PRISE DE CONSTANTINOPLE	123
CHAPITRE 5 : LE DIMANCHE DES PAQUES FLEURIES.....	151
CHAPITRE 6 : NOUS IRONS À SALEMBRIE !.....	207
CHAPITRE 7 : LA GUERRE DES CHATEAUX	249
CHAPITRE 8 : LA NEF DES CHEVAUX.....	279
CHAPITRE 9 : VERS VENISE.....	303
CHAPITRE 10 : ENFIN VENISE !.....	313
CHAPITRE 11 : LE RETOUR.....	337
ÉPILOGUE.....	353

*Achévé d'imprimer en octobre 2000
sur presse Cameron
par Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour les éditions FLAMMARION*

— N° d'édit. : FF793001. — N° d'imp. : 004777/1. —
Dépôt légal : novembre 2000.

Imprimé en France